

Phénoménologie et temporalité

Marc Richir

Après une mise en perspective problématique de la temporalité « originare » telle qu'elle a été analysée par Husserl (*Leçons sur la conscience intime du temps*) et Heidegger (*Sein und Zeit, Zeit und Sein*), destinée à mettre en évidence l'uniformité du temps qui l'anime, nous avons tenté, dans la première partie du séminaire, de dégager le mouvement complexe de la temporalisation, toujours indissociable d'une spatialisation, à travers une analyse du mouvement de ce que Merleau-Ponty nommait, dans ses derniers travaux, « parole opérante ». Il en ressort que la présence, qui est présence du sens (et du temps) *se faisant*, est toujours déjà éclatée sur des horizons pluriels de rétentions et de protentions multiples, qu'elle est donc, pour ainsi dire, distribuée sur plusieurs niveaux à la fois, et qu'en ce sens elle relève de ce que Maldiney nomme « logos harmonique ». En écho au séminaire de J. Garelli, il a été indiqué que cela ouvre la voie aux analyses phénoménologiques de la poésie, mais aussi de la pensée mythique, en ce que cette distribution musicale du sens, en autant d'éclats irréductibles à des significations immuables, est le point de passage possible pour une réinterprétation de l'analyse eidétique immanente à tout exercice du langage. Parallèlement, le phénomène de langage a été globalement réinterprété comme phénomène de temporalisation/spatialisation non nécessairement incarné dans telle ou telle langue empirique : mimiques, gestes, actes qui font tout autant le sens, et pas nécessairement en vue d'un sens, au sein de phases de présence, fondamentalement discontinues, qui rendent au sens l'évidence phénoménologique de ce que Husserl nommait, dans la *Krisis*, la *Sinnbildung*, mais dans l'éphémère de quelque chose qui s'évanouit aussitôt qu'apparu.

Une voie nouvelle est ouverte, par là, à l'aporie phénoménologique classique posée par la distinction factuelle entre rétention et ressouvenir. Il faut effectivement distinguer entre rétention, passé *dans* la phase de présence, et inscription plus profonde de la phase de présence en une proto-temporalité qui l'excède, et qui s'ouvre comme un passé transcendantal ou un massif du passé. Comme tel, ce dernier n'est pas nécessairement, ni essentiellement, passé de ce qui a été présent, mais l'horizon phénoménologique d'un « a été » seulement présomptif et en lui-même immémorial. De la même manière, le pro-jet d'inscrire un sens au monde en le temporalisant/spatialisant ne s'ouvre que par l'anticipation, toujours

en avance sur la phase de présence, d'un horizon de futur transcendantal qui n'est ni nécessairement ni essentiellement horizon de ce qui sera présent, mais d'un « sera » en incessante pré-cession, en lui-même toujours immature, et ré-enfoui, avant d'avoir eu le temps de se déployer en présence, au massif du passé transcendantal. Par là, la temporalité originaire du sens et du temps se faisant apparaît comme maturation toujours en partie manquée d'un immature immémorial qui n'a jamais eu et n'aura jamais le temps de venir à maturité. Ces horizons proto-temporels, toujours déjà et toujours encore *écartés* l'un de l'autre dans une proto-spatialisation, constituent, en tant que l'écart vivant à l'écart de quoi s'élabore tout sens et tout temps, les horizons d'un véritable *inconscient phénoménologique*, c'est-à-dire les horizons-de-monde d'une phase-de-monde qui est en réalité phénomène-de-monde — et non pas, comme c'est classiquement le cas, phénomène de quelque chose réductible à la signification. La filiation de cette conception avec celle du « sauvage », du « barbare » ou du « primordial » chez Merleau-Ponty est évidente, et loin que cet inconscient phénoménologique soit réductible à l'inconscient symbolique de la psychanalyse, il en est la matrice phénoménologique en tant qu'il en constitue la matière, la *hylè* sur laquelle l'inconscient symbolique va « faire son bois », « prendre son bien ». Il constitue le fond de ce que Freud lui-même nommait, dans *L'interprétation des rêves*, leur part radicalement impossible à interpréter — à « lire » dans le cadre de l'institution symbolique de la psychanalyse.

Cet abord de la question de la temporalité a permis, dans la seconde partie du séminaire, de réinterroger à nouveaux frais ce qui est en jeu dans les institutions symboliques, et en particulier dans celle de l'Histoire, coextensive d'une certaine institution du temps en sa continuité. Après avoir mis en évidence le caractère apparemment intemporel de l'institution symbolique (langage, société, « régimes » de pensée tels que science, religion, philosophie), opposé l'absence manifeste d'origine dans toute institution symbolique à la question de l'origine à l'œuvre dans toute interrogation du sens, nous avons tenté de montrer, par un mouvement en zigzag de l'une à l'autre, que l'institution symbolique advient néanmoins toujours avec la question de *son* sens, mais que cette question ne s'y délivre pas nécessairement *comme telle*. La mise en perspective des deux grandes traditions qui réfléchissent la *question* du sens comme question *du sens* est éclairante : la tradition

judéo-chrétienne où le sens du sens est interrogé et réfléchi comme sens du divin, et la tradition grecque où le sens du sens l'est comme sens de l'être. Par là, l'horizon phénoménologique de futur transcendantal est maintenu ouvert contre son immaturité/immémorialité par un horizon eschatologique du sens, qui n'est rien d'autre que la réflexion de la confiance que nous devons avoir en le sens : confiance au don divin, radicalement gratuit, et incarné en l'Autre, dans le judéo-christianisme, confiance au don humain, pareillement gratuit, et incarné dans l'être socio-historique, dans la tradition grecque. Non pas confiance aveugle ou béate, puisque toujours menacée par l'imminence du non-sens absolu et radical, repéré, dans les deux traditions, comme non-sens de la mort — de la mort à la vie divine, dans la première, de la catastrophe historique, dans la seconde, où l'homme serait un loup, un animal, pour l'homme.

En écho à notre séminaire de l'an dernier, nous avons indiqué en quoi la téléologie, telle que l'entend Husserl dans la *Krisis*, trouve son sens profondément renouvelé si on l'interprète sous un tel horizon eschatologique, en quoi l'immortalité dont il est question là est à comprendre comme immortalité du *sens*, confiance critique, lucide et mesurée, en sa « vie » et en sa précarité, seule propre à nous faire sortir de la désespérance et à nous réinscrire, après et malgré les catastrophes du siècle, dans la continuité concrète d'une Histoire. Histoire, non pas d'une « rationalité » dominatrice et dévastatrice, mais d'un sens qui est à prendre tout autant, dans leur énigmatique distance qui est non moins énigmatique complicité, comme le sens de l'humain que comme le sens du divin. Manière d'être, comme disait Husserl, de « bons Européens ».



Phénoménologie et temporalité

Author(s): Marc Richir

Reviewed work(s):

Source: *Le Cahier (Collège international de philosophie)*, No. 7 (avril 1989), pp. 186-188

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40972550>

Accessed: 10/04/2012 01:33

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Le Cahier (Collège international de philosophie)*.

<http://www.jstor.org>